

Petit précis de savoir-vivre hors de chez soi

Conseils précieux de Madame la Baronne de Saint-Mery

Une compilation sous forme d'aide de jeu
pour Château Falkenstein par Philippe Rat
philippe.rat@9online.fr

Les Parisiennes adorent Paris et, pourtant, comme le déplacement, l'été, fait partie de la vie élégante, il est convenu que le Grand-Prix à peine couru, et même après le Grand Steeple, - c'est plus chic - les mondains prennent leur vol ; Beaucoup se contentent de la simple « villégiature » aux environs de Paris; d'autres, préférant plus de mouvement, passent la grande semaine à Deauville-Trouville, du 5 au 20 août, après avoir été huit jours à Londres, pour le Derby, ou pendant que la saison bat son plein; les courses à Dieppe, du 20 au 30 août, sont très suivies.

A celle-ci il faut les eaux, les montagnes, pour cause de santé; il est très bien admis d'avoir une maladie qu'on soigne l'été, du moment que le site ordonné est coté parmi les endroits en vogue : Biarritz, Luchon, Ostende, Aix, etc.

La Côte d'azur est la villégiature d'hiver indiquée depuis plusieurs années; toute Parisienne élégante va passer un mois à Cannes ou à Nice, pour le Carnaval. Au printemps, un court séjour à Arcachon repose, au milieu de la forêt embaumée des pins.

Au moment voulu, on fait l'ouverture de la chasse; la vie de château se prolonge de plus en plus; on y pratique de multiples exercices sportifs; on doit les aimer tous pour être dans le « mouvement ».

On vient, lorsque la distance n'est pas exagérée, faire quelques fugues à Paris : essayer une robe, chez le couturier, un chapeau, chez la modiste ; on dîne au « cabaret », on passe la soirée dans un petit théâtre de genre, et l'on repart le lendemain, après avoir pris l'air de la capitale.

Certaines mondaines ne rentrent définitivement à Paris qu'après le Jour de l'An aimant à passer ces fêtes dans leurs demeures et conviant alors tous leurs proches autour d'elles.

Un arbre de Noël gigantesque réunit les petits paysans, ravis de l'aubaine ; ils emportent chez eux toutes sortes de petits présents qui mettent de la joie et un peu de bien-être à leur foyer, pour quelques jours.

En voyage. - Aux eaux. - Au casino

Si les voyages ont perdu en pittoresque, ils ont, de nos jours, gagné en confortable.

On est assuré de pouvoir toujours dîner à des heures possibles avec les wagons-restaurants, de se coucher assez bien avec l'emploi des sleeping-cars.

Les malles aussi ont suivi ce progrès du confortable; elles se font légères et solides, en bois, recouvertes de gaines de toile, et sont presque jolies à voir. On en fait de fort grandes, à tiroir, afin que les robes n'aient pas de faux plis. Les valises sont en cuir épais, en peau de porc, assez vastes, à soufflets; mais c'est surtout dans la spécialité des sacs de voyage que se sont donné libre carrière l'ingéniosité et le bon goût des fabricants. Dans cette enveloppe élégante, de dimension restreinte, tout l'attirail constituant le confort pour la toilette : miroir, brosses, boîte

à poudre, nécessaire complet pour les mains, limes, ciseaux, etc. ; puis, dernière chose ajoutée, tout ce que réclame la correspondance mondaine : planchette à écrire, buvard, encrier, papier à lettre, cachet, cire, etc. Enfin, une des parties de ce sac, si judicieusement composé, renferme une jolie petite théière ou cafetière, la bouilloire, la lampe à alcool, la boîte à thé ou à café, la tasse. Le tout en argent, en vermeil ou en or.

Les casinos de villes d'eau, de bains de mer, sont plus ou moins bien fréquentés et, malgré une rigoureuse surveillance, il s'y glisse toujours des personnalités douteuses. Les femmes sont vite reconnues, mais les hommes sont moins susceptibles d'indiquer aussi franchement leur situation ; il y a donc lieu d'être prudent et de ne se lier qu'avec des personnes ayant des répondants connus, les présentant.

Une femme n'accepte pas dans ces endroits une invitation quelconque, même à danser, d'un inconnu, si elle danse avec les personnes faisant partie de sa société habituelle, il faut qu'elle conserve son chapeau.

Un homme étant avec sa famille n'ira pas inviter une femme qui lui serait étrangère, et s'il le fait, ce qui serait très incorrect, il ne la présentera pas aux siens.

Au théâtre.

Une question de toilette qui occupe toujours beaucoup les femmes est celle des chapeaux au théâtre. Sur certains billets, ceux de l'Opéra, du Théâtre-Français, de l'Opéra-Comique, la toilette de rigueur est mentionnée.

A l'Opéra, lundis, mercredis, vendredis et samedis, jours d'abonnement, les trois premiers plus élégants que le dernier : toilettes de soirée plus ou moins décolletées dans les premières et secondes loges et à l'amphithéâtre, très élégantes sorties de bal.

Les hommes, en habit, cravaté blanche, chapeau haut de forme, soie ou mat, boutonnière fleurie, canne très élégante (Il faut ajouter qu'à ces mêmes places, une toilette de ville élégante, sans chapeau, pour les femmes, et la redingote, pour les hommes, sera admise.)

Au Théâtre-Français, les mardis et les jeudis, et aux grandes premières d'auteurs connus, toilettes de soirée dans les premières loges et au balcon. Pour les hommes, même tenue qu'à l'Opéra.

A l'Opéra-Comique, les deux jours d'abonnement, les jeudis et les samedis et aux premières : toilettes de soirée, dans les loges ; à l'orchestre et au balcon, le chapeau-coiffure très habillé est admis ; manteau clair. Les jours ordinaires : toilette de ville habillée, chapeau clair élégant et petit; gants clairs.

Les hommes doivent toujours être en habit.

A l'Odéon, le chapeau est admis avec une toilette de ville simple. Les `soirs de premières d'auteurs très célèbres, toilette semblable à celle pour la Comédie Française.

Les hommes ne sont pas forcés d'endosser l'habit ; il est cependant préférable qu'ils le portent, s'ils le peuvent.

Dans tous les autres théâtres, à quelques exceptions près : aux premières et aux vingt premières représentations, toilette de ville très élégante ; Chapeau et gants clairs. On porte beaucoup la jupe foncée et le corsage clair. Pour une répétition générale, l'après-midi, toilette de matinée très habillée, chapeau très élégant, gants clairs, éventail.

Les hommes en redingote, du moment que les femmes Font en toilette de visite. Répétition le soir, même toilette que pour une première.

Quand on pénètre dans une loge à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Théâtre Français, on laisse sa canne à l'ouvreuse ; en la reprenant, on lui donne quelque menue monnaie.

La place d'honneur dans une loge de face est invariablement à droite, elle change pour le côté droit du théâtre où elle se trouve alors à gauche, ceci s'explique par la disposition de la scène qui est ainsi plus en vue.

Les femmes prennent possession des places sur le le devant, les hommes se tiennent derrière elles.

On ne doit pas entrer ni sortir, quand dans un passage important tout le monde écoute ; faire du bruit, attirer l'attention de n'importe quelle manière, est toujours un manque de savoir-vivre.

Une femme dans sa loge, surtout si c'est une loge d'abonnée, est chez elle ; un homme ne peut donc se permettre de lui faire envoyer d'un café ou glacier ni glace, ni sirop sans son autorisation, mais rien n'empêche qu'il apporte lui-même une boîte de fruits frappés. Pas de fleurs, tout à fait vieux jeu, ou genre douteux.

Invité dans une loge d'abonné, on n'est pas tenu à donner de pourboire à l'ouvreuse ; mais celle-ci ne refusera jamais ce qui lui sera offert. Les ouvreuses reçoivent des abonnés des étrennes au Jour de l'An comme les simples serviteurs.

Les hommes peuvent faire des visites d'une loge à l'autre, mais pas les femmes, surtout si elles sont décolletées ; rarement un tour au foyer à moins de ne pas connaître le théâtre et désirer voir un objet d'art s'y trouvant.

Les femmes se retrouvent à la sortie sous le péristyle.

L'idée d'installer un élégant salon d'attente aux Français, à l'Opéra, a bien souvent été émise, mais sans trouver d'écho agissant; et, pourtant, quel coup d'œil ravissant serait cette réunion de mondaines, les femmes si élégantes dans leurs toilettes de soirées, les hommes en habit causant, flirtant, tout en attendant leur voiture. Un buffet attendant à ce salon permettrait de prendre quelque chose sans sortir du théâtre et le salon deviendrait un « midnight room » des mieux cotés.

L'entrée et la sortie du théâtre sont deux circonstances où un homme peut encore offrir son bras à une femme. Il donne le bras gauche.

Au Cercle - au Club

Pour faire partie d'un cercle, en être membre, il faut être présenté par deux parrains, et, selon la nature et la composition du cercle, remplir certaines conditions exigées, soit de naissance, soit de fortune ou de position sociale tenant lieu des deux, ou de l'un ou de l'autre de ces avantages.

Le Jockey est un cercle aristocratique très fermé, n'entr'ouvrant sa porte qu'à quelques rares personnalités de la bourgeoisie; il faut, pour y être admis, être présenté par deux membres permanents; le scrutin a lieu tous les samedis.

L'Union est un cercle aristocratique et diplomatique très fermé; le candidat est soumis au suffrage universel et une seule boule noire sur douze suffit pour l'évincer.

Le Cercle de la rue Royale (Petit Club) est un cercle élégant, mais moins fermé; une seule boule noire sur quatre blanches suffit pour faire rejeter la candidature.

Le Cercle agricole (pommes de terre) est excessivement fermé ; il n'admet que l'aristocratie, la grande noblesse terrienne, très catholique ; il est difficile d'y être reçu quoique portant des noms authentiques.

L'Union artistique (L'Epatant) composé de noblesse de l'empire, de financiers; l'admission est sujette au ballottage par le comité composé de vingt membres; une boule noire annule six boules blanches.

Il y a encore d'autres cercles plus ou moins ouverts; il y a aussi les Ladies-Club de création récente, où les femmes essaient d'imiter les hommes, en allant s'y ennuyer et potiner.

Le véritable cercléux passe sa vie au cercle, c'est son logis, sa famille; il connaît le premier toutes les histoires parisiennes; il joue, perd, gagne, se refait, se décave et est toujours l'homme élégant.

Les relations sont, en général, courtoises, car les discussions dans ces milieux deviennent très vite d'une telle gravité, que l'on n'a d'autre issue que de s'aligner sur le terrain.

Au bois.

On ne doit y paraître que dans un équipage correctement attelé, ayant deux hommes sur le siège, mais il est toujours incorrect, pour une femme seule, de fréquenter les allées où la mode fait défiler toutes les élégances, si elle n'est pas accompagnée ; elle devra, alors, faire une promenade à travers le bois, loin du mouvement mondain, afin de n'être pas confondue avec les professionnelles de la vie parisienne.

Lorsque, dans le défilé, on croise des personnes de connaissance, on se salue une première fois et si l'évolution produit une nouvelle rencontre, on ne salue plus. Il n'est guère admis, d'ailleurs, de recommencer plusieurs fois le tour des allées; on va; on revient, et si l'on éprouve le désir de continuer la promenade, on parcourt d'autres allées.

On peut s'arrêter au Pré Catelan, ou faire apporter à sa voiture un rafraîchissement quelconque, mais, en général, les véritables mondaines ne le font pas. Quant à paraître en fiacre à l'heure du bois, au milieu de la foule élégante, ce serait absolument incorrect ; si l'on éprouve le besoin de faire un tour de bois et que la situation ne permette pas le luxe d'un équipage, on s'égare dans les allées moins fréquentées, en évitant soigneusement le défilé.

Aux courses. - Le Grand-Prix

L'Hippisme s'est trop généralisé pour que l'on puisse avoir l'air d'ignorer les noms des propriétaires de chevaux, celui des chevaux et même celui des jockeys.

Les gens élégants suivent les courses, ou tout au moins y paraissent. Les hippodromes où l'on doit figurer sont ceux de Longchamp, de Chantilly, d'Auteuil, de Maisons-Laffitte, de Trouville-Deauville, de Baden-Baden et d'Epsom. Les hommes vont au pesage, les femmes se tiennent dans les tribunes; il est peu correct pour elles de se mêler à l'élément féminin du pesage, pas plus

qu'elles ne doivent rester sur les mails et encore moins y sabler le champagne qui dans ces endroits, coule à flots.

Une très élégante toilette est de mise pour ces réunions sportives, ainsi que pour le Grand-Prix de Paris, qui se court généralement vers le commencement de juin et clôture la saison mondaine. Ce jour-là, toutes les élégances parisiennes sont déployées, mais la femme vraiment du monde sait conserver, au milieu de ce luxe, la note sobre qui la fait reconnaître parmi les autres.

Au salon. - Le vernissage.

Il est de bon ton d'assister à cette première des arts ; le Tout-Paris, mondain, artistique, littéraire et viveur croirait manquer à tous ses devoirs s'il ne paraissait pas à cette solennité ; on s'étouffe dans les salles, on se croise, on échange des saluts avec une foule de gens plus ou moins connus, admirant, critiquant les œuvres, et même, ne s'occupant nullement d'elles, pour se faire admirer soi-même. Paris est en représentation ; c'est plus l'exposition, le salon de la foule que de l'art. L'élégance y bat son plein, on se réunit, entre les deux sessions, dans un cabaret en vogue, où l'on a eu la précaution de retenir des tables. Les personnalités en vue sont entourées, on se les montre et l'on rentre chez soi, heureux d'avoir eu l'air d'être quelqu'un durant cette journée absolument étourdissante.

Il est correct, pour une femme n'appartenant pas à une profession libérale, d'être accompagnée ; sa mise sera très élégante sans être tapageuse.

En voiture.

Au fond de la voiture, à droite, est la place d'honneur; lorsque deux amies ou parentes sortent ensemble et que la voiture est rangée contre le trottoir de droite, la propriétaire de l'équipage monte la première, afin de laisser la place d'honneur à son invitée.

Il en est de même lorsqu'un homme accompagne une femme, il doit toujours lui laisser la droite et le cocher devra faire attention de ranger sa voiture dans le sens voulu pour que l'homme ne soit pas forcé d'en faire le tour. Les places de devant sont un peu sacrifiées; on y met les enfants; un homme doit s'y asseoir en accompagnant deux femmes. Un père donne volontiers la place de droite à sa fille.

Lorsqu'il y a plusieurs femmes âgées et que la propriétaire de la voiture est très jeune, elle prend une des places de devant ; autrement, une femme de qualité conserve toujours sa place.

Un homme garde son chapeau en voiture, même avec une femme.

Une femme n'accepte pas de se promener dans la voiture d'un homme, à moins de circonstances particulières.

Quand une femme sort en voiture, elle emmène son valet de pied qui l'attend dans l'antichambre de la maison où elle fait une visite. Celui-ci est encore nécessaire pour un landau; si l'on conduit soi-même, on emmène un groom.

En automobile.

Ainsi que sur les mails ou sur toute autre voiture conduite par le propriétaire de la voiture, la place d'honneur est à côté de lui, à gauche ; une femme ne, doit pas, dans aucune de ces voitures, s'asseoir à côté d'un domestique conduisant, et, pour l'automobile, elle adoptera une toilette spéciale, d'une élégance sévère ; les froufrous et les panaches seraient absolument déplacés pour ce genre de sport.

La bicyclette.

La bicyclette est diversement appréciée, les hommes s'en servent pour dévorer l'espace, ce qui leur permet de faire rapidement leurs affaires, de se distraire; les femmes, ont trouvé charmant ce sport, qui leur donne enfin le droit de porter la culotte.

Cependant, elles ont fini par comprendre que la jupe était plus décente. Une femme montant en tandem prend la seconde place tout comme si elle montait à cheval en croupe. On ne doit pas dire monter en bicyclette mais à bicyclette. Toute mise excentrique est de mauvais goût ainsi que l'exhibition des mollets nus, si ce n'est pour les enfants. Une femme ne doit pas s'aventurer seule, non seulement par crainte du danger, mais aussi par raison de convenances.

En yacht.

Selon une mode qui se répand de plus en plus parmi les gens élégants, on navigue sur son yacht, installé aussi confortablement et élégamment qu'une maison de campagne.

On lance quelques invitations, à des amis, qui sont ainsi conçues :

" Monsieur et Madame de B... prient Monsieur et Madame la comtesse d'A... de leur faire le plaisir de les accompagner dans la croisière qu'ils feront sur les côtes ... à bord de leur yacht

Port de..... Quai

On lèvera l'ancre le"

Cette vie de bord a beaucoup de charme J'après-midi, on pêche, on cause, on admire la mer, on rêve. Les femmes en costumes spéciaux, ornés des insignes du bâtiment les hommes portent des complets de flanelle blanche, haute ceinture, etc.

Le soir, autant d'élégance qu'à terre : toilettes claires légèrement décolletées; habit ou smoking pour les hommes.

A l'église.

Il est étonnant de voir combien les femmes se prétendant bien élevées le sont peu dans la façon dont elles se tiennent dans une église, qu'il s'agisse d'un mariage ou d'une cérémonie solennelle. Elles causent, bavardent de tout autre chose que de l'objet qui les amène en ce saint lieu. C'est surtout dans les églises catholiques que la tenue laisse le plus à désirer, car aucun contrôle, aucune observation ne sont admis de la part du bedeau.

Le défilé à la sacristie pour un mariage est une véritable bousculade, quand il serait si simple que chacune suivît son tour ; on irait certainement beaucoup plus vite.

On choque non seulement la ferveur des croyants en agissant de la sorte, mais on manque aussi du plus élémentaire savoir-vivre ; il faut considérer (mettons la religion à part) que l'on se trouve chez un hôte de marque qui vous convie chez lui et que, s'il était là en personne, on n'oserait agir de la sorte.

On doit donc dans tous les lieux sacrés, église, temple, synagogue, mosquée, n'importe lequel, respecter le sanctuaire, et se considérer comme dans un lieu de réunion mondaine élégante où doit être observée la plus stricte étiquette de la bienséance et du respect.

Si c'est à un office que l'on assiste, on doit se montrer respectueux du culte.

Quand on quête, on ne doit pas voir l'offrande qui est donnée, le sourire de remerciement sera gracieux pour tous.

Lorsqu'une femme entre en même temps qu'un homme inconnu à l'église et que celui-ci lui offre de l'eau bénite, elle fait semblant de ne rien voir et passe. Si c'est un ecclésiastique, c'est différent, on accepte. Le rencontrant à la porte de l'église on s'efface pour le laisser passer le premier, le plus souvent, il refuse et cède la place.

Si deux ou plusieurs femmes se rencontrent autour d'un bénitier, c'est à la plus jeune à tendre l'eau bénite à la plus âgée.

Lorsque, dans sa paroisse, on est chargé d'offrir le pain bénit, plusieurs brioches sont mises de côté: la première pour le curé de la paroisse, les autres sont réservées aux amies et portées immédiatement par le sacristain ou un domestique avec la carte de l'envoyeur.

Quand, par hasard, on voit sa place réservée occupée par un étranger, sans rien dire, on s'installe sur un autre prie-Dieu.

Dans la rue.

Une femme doit s'habituer, de bonne heure, à marcher gracieusement dans la rue; elle regarde devant elle, tout le corps bien d'aplomb, la tête fixe sans raideur exagérée, la main droite tenant avec grâce les plis de la jupe relevée, surtout lorsqu'il pleut; savoir marcher dans cette occasion est tout à fait utile pour ne pas s'éclabousser odieusement de cette horrible boue qui tache les étoffes.

Pour bien marcher, le talon doit porter en premier en s'affirmant; la plante du pied s'appuie ensuite et semble rebondir nettement sans hésitation.

Par sa toilette sobre et distinguée sa tenue modeste qui lui permet de passer sinon inaperçue mais du moins d'être respectée dans la rue. La femme vraiment du monde se reconnaît entre toutes; cependant, il y a toujours dans la foule des gens mal élevés qui n'ont pas le tact de savoir à qui ils s'adressent et nulle de nous ne peut éviter la brutalité d'un hommage; on passe sans répondre et si l'insolent insistait on n'aurait qu'à requérir un gardien de la paix: l'individu s'esquivera rapidement.

Un homme du monde, un gentleman, peut offrir spontanément son aide à une femme sans être pour cela taxé d'impertinence pour lui ouvrir la portière d'une voiture, lui offrir la main pour traverser un passage difficile, pour descendre d'un wagon, d'un tramway, à la rigueur lui offrir l'abri d'un parapluie au moment d'un orage subit.

Une femme du vrai monde n'est ni froide, ni timide ; elle saura remercier, par un mot ou un sourire, du service rendu et continuera son chemin sans attacher plus d'importance à l'incident.

On prend toujours la droite d'un trottoir ; on ne change de côté que si, dans un mauvais passage, on croise une personne âgée.

Dans l'escalier.

En principe un homme ne doit jamais passer devant une femme ; c'est ce qui explique que beaucoup d'hommes croient faire preuve de savoir-vivre en faisant passer devant eux, pour gravir les étages, la femme qu'ils accompagnent; or, la politesse de l'escalier consiste, au contraire, à précéder la femme en montant et à la suivre en descendant.

Il en est de même lorsque l'on rencontre une femme au pied de l'escalier, l'homme. doit le salut et passer devant elle. Les raisons de cette conduite n'ont pas à être démontrées, elles seront comprises par les gens délicats sans qu'il soit nécessaire d'appuyer davantage.

Lorsqu'on se croise dans un escalier, une inclinaison de tête, un coup de chapeau suffisent., quand on est locataire d'une maison, cet échange de politesse a un peu moins de raideur qu'avec de simples étrangers. Un homme bien élevé, rencontrant une femme, s'effacera contre le mur pour la laisser passer et soulèvera son chapeau, Fût-ce une humble servante.

Dans les magasins.

Une femme doit s'incliner légèrement, en entrant dans un magasin, et être aussi poli avec les employés qu'avec le patron lui-même.

Après avoir salué, un homme garde son chapeau au café, chez un pâtissier, dans tous les magasins, excepté quand il accompagne une femme chez sa modiste, sa couturière; alors il enlève tout à fait son chapeau.

On ne doit pas faire perdre inutilement son temps à un commerçant; il faut demander ce que l'on désire réellement acheter et ne pas se faire montrer tout autre chose.

Une femme peut très bien porter elle-même, à la main, un tout petit paquet, sans manquer à l'élégance, si la valeur de l'objet ne vaut pas la peine de faire déranger le marchand.

La politesse véritable, avec les commerçants, est la justice : sans marchander de façon ridicule, on n'est jamais forcé d'accepter aveuglément un prix fantaisiste; si la prétention est trop exorbitante, on n'entre pas en discussion et l'on se retire simplement.

Lorsqu'on se sert chez le même fournisseur depuis nombre d'années, on peut user vis-à-vis de lui d'une bienveillante familiarité; on l'invite à s'asseoir, lorsque ce que l'on a à lui dire doit être long; on peut lui demander des nouvelles de sa famille, de ses affaires; une amicale et gracieuse condescendance, dont la plus grande dame peut être coutumière, n'est nullement déplacée.

L'arrogance, la hauteur ne sont que l'apanage des parvenus, qui s'imaginent ainsi, faire preuve de distinction.

Au restaurant.

Lorsque l'on dîne au restaurant, et que des femmes du monde ont fait l'honneur ou l'amitié, à un homme, d'accepter son invitation, il doit, dans la journée, retenir une table; la choisissant de préférence, pour assurer le bien-être de ses invitées, dans un coin, à l'abri des courants d'air, de l'allée et venue des dîneurs.

Si le dîner a lieu dans un cabinet particulier, la table sera dressée d'une façon un peu plus intime ; des fleurs seront disposées pour chaque convive. Il y a encore une question de tact dans le choix du restaurant où l'on conduit une femme; il faut éviter ceux dont la réputation se ressent de leur clientèle habituelle.

Un homme qui accompagne une femme dans un restaurant ouvre la porte, entre le premier, s'efface, pour laisser passer la femme qui est avec lui, afin d'indiquer qu'elle est sous sa sauvegarde; pour sortir, c'est le contraire, la femme passe devant, et lui, la suit. La toilette, pour dîner au restaurant, sera très élégante mais sobre et montante, le chapeau habillé, sans être marquant.

Les hommes en habit, gilet noir, cravate noire.

Les circonstances où un homme peut se permettre de prier des femmes à déjeuner au restaurant sont : pour faire connaître des plats exotiques ou spéciaux que l'on ne sert que dans tel établissement, pour montrer l'installation plus ou moins originale d'une maison nouvelle, une personne de la province voulant rendre une politesse reçue après la visite à une Exposition, au Salon, ou dans une ville offrant des curiosités; telles que Versailles, Chantilly, Saint-Germain, Fontainebleau, etc.

La femme la plus qualifiée par l'âge, ou le rang, choisit l'établissement, la place à occuper; à elle revient aussi la rédaction du menu, en s'inspirant d'ailleurs du goût général.

Dans un restaurant il faut parler sans éclat ; les Parisiens ont une façon particulière de causer entre eux, tout à fait indistincte, pour les convives des tables avoisinantes. Ils voient tout, sans avoir l'air de regarder.

On n'appellera pas bruyamment un garçon; on doit rester à la place choisie, et ne pas attirer, de façon défavorable, les regards des dîneurs.

Quand on est connu du gérant, de la maison, on paye la dépense un autre jour, et non devant ses convives; ou bien, on demande discrètement l'addition au garçon; l'on jette un regard rapide sur le total et l'on prend dans son porte-monnaie ou portefeuille la somme la plus approchante, la différence est laissée comme pourboire.

Vérifier scrupuleusement l'addition est un nouveau genre adopté par quelques-uns ; mais c'est une faute de savoir-vivre que ne commettra jamais un véritable gentleman ; la moindre observation sur les prix, témoignerait d'une éducation plus que déplorable; on se lève, et on va à la caisse, si l'on pense être dupe de certains industriels, qui s'imaginent pouvoir spéculer sur l'amour-propre du client qui est avec une femme.

Relations de voisinage.

Lorsqu'il s'agit des rapports de voisinage, dans la même maison à Paris, ils sont presque nuls; ordinairement, on ignore même ses voisins d'étage ; mais il se peut qu'une circonstance fortuite oblige à quelques rapports, pour un intérêt commun dans la maison, ou dans l'arrondissement; on se voit alors deux ou trois fois, selon le besoin de la cause ; on n'est nullement obligé de continuer ces relations quand. on ne le désire point.

Si, au contraire, on sent une sympathie réciproque, on peut commencer, avec beaucoup de réserve toutefois, à faire connaissance, afin de ne pas regretter les avances faites si l'on reconnaît s'être mépris sur le compte de gens qu'on croyait dignes d'estime. Il faut éviter toutes les occasions d'importuner ses voisins, soit par le bruit, les tapis secoués inopportunément, l'arrosage des fleurs, le piano, etc.

Depuis quelques années, l'usage admet que l'on envoie des lettres de faire part en cas de mariage et de décès aux locataires de la maison ; une annonce de ce type indique un peu plus d'intimité. Pour les deux premiers cas, une carte avec un mot de félicitations ou condoléances suffit, si l'on n'a pu se rendre à la cérémonie à l'église.

La réserve n'empêche pas de porter secours à ses voisins en cas d'urgence.

En province, à la campagne, les rapports de voisinage sont plus étendus, on est plus souvent appelé à se donner des preuves de complaisance. on se connaît davantage, les salutations entre voisins sont presque forcées ; ce qui ne vaut pas mieux. Ceci est pour les petites villes de province. Dans les campagnes, où les propriétés sont plus éloignées les unes des autres, c'est tout différent.

Les Cas épineux et délicats.

Les audiences

Lorsque l'on veut obtenir une audience d'un personnage quelconque on doit d'abord écrire en style protocolaire une lettre exprimant le désir que l'on a d'être admis à cet honneur.

Dès que l'on a reçu l'avis que l'on pourra se présenter, on s'occupe de savoir quelle est l'étiquette en vigueur soit dans la cour où l'on sera admis, soit dans l'administration où l'on aura à se présenter.

Suivant les cas, on combine sa toilette d'où la moindre négligence doit être proscrite ; on ne peut se présenter avec des vêtements défraîchis à moins que la nature de la sollicitation ne consiste en une demande de secours.

Si l'audience est accordée par un monarque, on devra adopter, pour la tenue, les usages en vigueur dans sa cour et suivre les indications fournies par les chambellans, secrétaires ou maîtres des cérémonies.

L'exactitude est indispensable, il serait souverainement impoli d'être en retard et de faire attendre la personne qui veut bien perdre son temps pour vous recevoir.

Arriver trop longtemps d'avance ne serait pas plus correct.

Passage des portes

Les personnes jeunes s'effacent pour laisser passer les gens âgés lorsque la rencontre s'effectue au moment d'entrer ou de passer d'une pièce dans l'autre ; les hommes agissent de même à l'égard des femmes, les maîtres de maisons vis-à-vis de leurs invités, les domestiques, avec tout le monde.

Il y a cependant comme à toute règle quelques exceptions.

La maîtresse de maison peut être plus âgée que la femme à qui elle veut donner le pas; celle-ci se défendra d'accepter cette préséance, elle fera vivement un mouvement en arrière pour dégager la porte; la maîtresse de maison peut accepter ce tribut de politesse rendu à son âge et passer sans plus de cérémonie; mais, si elle refusait, il faudrait se rendre à son désir sans insister davantage.

Il en est de même pour les hommes qui veulent se témoigner réciproquement de la déférence; mais en toute chose il faut une mesure et l'on ne doit pas, pour se faire des politesses, arrêter tout le mouvement suivant; il faut que cet échange de courtoisie se fasse rapidement et que l'un des deux se décide à devancer l'autre.

Une femme âgée recevant chez elle a le droit de passer la première lorsqu'elle se trouve en présence de jeunes femmes; par courtoisie elle leur indiquera de la main la porte à franchir, mais celles-ci se récuseront et la laisseront s'avancer la première.

Le passage des portes donne parfois le curieux spectacle de gens embarrassés pour l'effectuer lorsque dans certains appartements l'ouverture est simple. Il devient en effet difficile à l'homme chargé de conduire une femme à table de tenir son emploi correctement; doit-il s'avancer le premier en traînant à sa remorque la personne qu'il a au bras ? Non, il doit s'effacer, faire passer la femme, puis la rejoindre et lui offrir à nouveau son bras.

Il n'en sera pas de même de la maîtresse de maison, vis-à-vis de son cavalier; elle ne passera pas si c'est un homme âgé, elle s'effacera et lui laissera le pas, mais il est peu d'hommes bien élevés qui acceptent cette courtoisie et leur devoir est de se récuser et de faire passer leur hôtesse.

Un père cependant, un aïeul, un invité très âgé l'acceptera si la femme lui témoigne une affection filiale.

Les dons de photographies

Depuis que l'art de la photographie s'est vulgarisé on a donné à ce genre de portrait une place prépondérante dans l'ornement des appartements; il y a peu d'intérieurs où sur tous les meubles, pendus aux murs, ne se voient non des albums, démodés maintenant, mais des écrans, des cadres artistiques, des paravents minuscules où sont glissées à profusion, les images des enfants, parents, amis et connaissances; on y rencontre aussi les portraits suggestifs, des célébrités du jour, depuis la danseuse en maillot jusqu'à l'héroïne du dernier scandale; le prédicateur à la mode voisine avec le ténor favori, et dans cet assemblage bizarre que réproouve le bon ton, on ne sait vraiment plus que penser de la psychologie de notre époque.

Nous sommes loin du temps où il était ridicule de vulgariser son image, où la douzaine de photographies (cartes de visite) se distribuait parcimonieusement à quelques membres de la famille et à l'amie intime; on considérait alors le don d'un portrait comme une chose de réelle gravité, compromettante dans certains cas; si des amis de vieille date insistaient pour posséder un de ces portraits, on accédait discrètement à leur désir en leur offrant une carte de visite pouvant

se glisser dans l'album de famille; aujourd'hui cette petite carte est détrônée par la carte-album et même par de grandes photographies nécessitant un cadre spécial, venant grossir la collection exhibée à tous venants, à portée d'un larcin que peut commettre un enthousiaste ou un fat, qui se vantera peut-être de l'avoir obtenue de bonne grâce.

Or, une femme bien élevée, à moins que son âge ne rende ce don sans danger, ne favorisera jamais de son portrait un homme ; l'homme bien élevé ne sollicitera jamais cette faveur, et si, pour des raisons sur lesquelles il est inutile d'appuyer, il en est l'heureux possesseur, il se gardera bien de montrer à ses amis la collection de photographies féminines qu'il détient; il doit dérober, aux yeux de tous, les traits de l'imprudente, et, si les relations entre elle et lui se brisent, loyalement il détruit ce témoignage révélateur.

On ne doit jamais insister pour forcer une personne à se faire photographier; il y a des gens qui ont horreur de cette opération et qui sont désireux d'échapper à l'exposition de leur individualité ; il faut respecter ce sentiment et ne pas demander un sacrifice pénible à ceux qui, pour nous être agréables, se l'imposeraient.

La véritable place des photographies est dans la chambre à coucher, dans le salon intime où les cadres contenant les portraits des enfants sont ornés de rubans aux fraîches couleurs.

Ce sont les joies de la famille qui doivent demeurer dans un cercle restreint ; mais on aime de nos jours à se répandre, on devient célèbre facilement : il suffit de distribuer habilement quelques douzaines de photographies, placées bien en vue dans les salons à la mode, heureux encore si l'amour de la vedette ne pousse pas à s'exhiber dans les vitrines des marchands de photographies, officielles ou autres.

Le bras à offrir

Invariablement, en dépit des thèses soutenues à ce sujet, un homme, du moins un civil, doit offrir son bras gauche en toutes circonstances à la femme qu'il accompagne.

La raison de cette tradition est facile à comprendre.

En offrant son bras gauche, le cavalier conserve l'usage libre de sa main droite, qui pourra lui servir pour protéger la femme se confiant à ses soins; il peut disperser la foule pour lui frayer le chemin, écarter un insolent, manœuvrer le siège qu'elle doit utiliser.